

Sans fards : chez les autres

En général, les spectacles parisiens, les pièces de théâtre, les revues où l'on présente des cocus larmoyants, des petites femmes et des maquereaux d'une distinction suprême, quand ce n'est pas le petit roi de Rome ou le brave général Boulanger, sont des spectacles faits « sur mesure » pour une clientèle d'idiots instruits, et c'est la moindre des choses que de ne pas y aller.

À moins d'y aller pour se rendre compte et pour voir de très près ces messieurs et leurs dames dans leur délasserment favori.

Allons-y et commençons par le Théâtre français. C'est un théâtre sérieux, on joue *Hamlet*.

La pièce est commencée, mais le marchandage avec l'ouvreuse domine le début du débit des acteurs, il y a des retardataires ; celui qui a trop vite et trop bien dîné, sa femme toute rouge qui le regarde et qui se dit que s'il a le hoquet la soirée sera gâchée, et puis tous les autres, les habitués, qui dorment, qui somnolent, ou qui écoutent avec une indifférence béate, les acteurs mornes et solennels échanger leurs répliques avec autant de foi et d'enthousiasme que s'il s'agissait d'échanger un lapin en carton contre une carabine en osier.

Les décors sont soigneusement plats et le moins qu'on puisse dire du fantôme qui se promène sur les remparts en récitant son texte, c'est que c'est un fantôme à faire rire le monde.

Mais dans la salle, bien peu pensent à rire, un honorable négociant est aux prises avec une boîte à lorgnettes, il a mis deux pièces de monnaie dans la boîte et la boîte est restée fermée.

Le négociant est vert de rage ; sur la scène un homme vêtu de noir tient une tête de mort à la main et déclame avec peu de conviction :

Être ou ne pas être,
Là est la question

La question pour le négociant c'est qu'il a mis de l'argent dans une boîte et...

... Mais laissons ce brave mouilleur de lait s'énerver, écoutons plutôt l'acteur déclarer : « Il y a quelque chose de pourri dans le royaume de Danemark. »

Et observons nos braves gens.

Comme ils sont contents, il y a quelque chose de pourri dans le royaume de Danemark, ils clignent des yeux, ils crient : Bravo ! C'est loin le Danemark. Ici c'est le Théâtre français, la France où rien n'est pourri, où tout marche à merveille, et comme c'est agréable d'entendre une très vieille histoire d'autrefois, d'échanger quelques propos sur Shakespeare, sur les romantiques, les classiques...

Ce sont des gens cultivés, ils savent par cœur deux ou trois formules, ils font des citations, ils connaissent bien des choses, ils admirent les grands auteurs, les grands poètes, et leur admiration est souvent assez logique, la plupart de ces grands poètes ayant toujours eu pour mission de couvrir de leurs magnifiques alexandrins la voix désagréable de tous les meurtre-faim.

... Au Grand Siècle, les paysans affamés se nourrissaient de racines, et sous peine d'être bâtonnés, ils devaient battre les étangs, la nuit, pour empêcher les grenouilles de réveiller les seigneurs, les poètes et les rois allongés noblement près de leurs putains endormies...

Ça n'a pas beaucoup changé et l'homme qui sort du Théâtre français en allumant son cigare, s'il voit sur le trottoir un homme qui titube, il se demande en ricanant ce que cet homme a bien pu boire au lieu de se demander ce qu'il n'a pas mangé.

Ceux qui font la queue aux soupes populaires, aux asiles de nuit, au bureau de placement, ne sont pas les mêmes que ceux qui font la queue aux théâtres où l'on joue *Le Brave Général Boulanger*, *Cache ton cul*, *v'là le garde*, *Les Cent Jours de Mussolini* et autres saloperies.

Pour les hommes, pour les prolétaires, il n'y a pas de théâtre. Dès qu'on présente un ouvrier, un paysan sur une scène française, c'est pour le tourner en ridicule, ou pour le montrer d'abord révolté au premier acte, plus réfléchi au second, plus calme et trahissant sa cause au troisième. Ce n'est pas le moment de se laisser endormir, il faut critiquer vite, dire non.

Un monsieur Jean Sarment fait jouer une pièce qui s'appelle *Le Plancher des vaches*, elle ne se passe pas à la police judiciaire, ce n'est pas la peine d'aller la voir.

Un autre monsieur, René Benjamin, fait jouer une pièce qui s'intitule *Paris*. C'est l'histoire d'un brave chauffeur de taxi, le cœur sur la main et camelot du roy par-dessus le marché.

Il se fait emboutir par un collègue pour assurer l'avenir de sa fille et meurt à la fin du spectacle un cierge à la main et une bonne sœur au pied du lit...

Un autre monsieur fait jouer une pièce qui se passe à l'Armée du Salut. Il paraît que c'est remarquable. Mme Chiappe y est allée de sa larme.

Un autre monsieur... mais laissons-les avec leurs séniles petites tragédies, leurs effroyables gaudrioles.

La Bataille de la Marne, *Papavert*, *La Fille de Roland*, *Le Lieutenant souriant* et *La Vache qui rit*, ça suffit...

C'est le moment ou jamais de faire son théâtre soi-même.

Jacques Prévert

Texte paru dans *Scène ouvrière*, n° 1, février 1931.